

Le
ministère
libéré
du syndrome de
la réussite

Kent & Barbara Hughes

ÉDITIONS
IMPACT

Introduction

Certains observateurs qualifièrent la scène d'inhabituelle, mais peu d'entre eux remarquèrent que le pasteur était au volant d'une camionnette empruntée lorsqu'il est entré dans le stationnement de l'église. Cependant, tous les yeux étaient rivés sur lui quand il fit marche arrière sur la pelouse avec son véhicule jusqu'à la porte de son bureau. Ignorant tout commentaire et toute offre d'assistance, il entreprit alors de transporter le contenu de son bureau à l'arrière de la camionnette. Il était imperturbable et systématique; d'abord les tiroirs de son pupitre, ensuite les classeurs et finalement les livres de sa bibliothèque qu'il a négligemment jetés en tas, plusieurs d'entre eux tombant de travers, tels des oiseaux blessés. Son travail achevé, le pasteur quitta l'église et, comme on l'a appris plus tard, parcourut les quelques kilomètres qui le séparaient du dépotoir municipal où il a tout jeté aux ordures.

Ce fut sa manière de se dépouiller de l'écrasant sentiment d'échec et de défaite qu'il ressentait à l'égard du ministère. Ce jeune pasteur pourtant doué était résolu à ne plus œuvrer dans le ministère et effectivement, il n'y est jamais retourné.

Nous avons écrit ce livre à cause de cette histoire et de toutes celles, trop nombreuses, qui lui ressemblent. Le moral et la survie de ceux qui exercent un ministère chrétien nous préoccupent. Les pasteurs, les ouvriers auprès des jeunes, les évangélistes, les moniteurs d'école du dimanche, les prédicateurs laïcs, les

missionnaires, les animateurs d'études bibliques, les auteurs et conférenciers, ainsi que tous ceux qui œuvrent dans d'autres ministères chrétiens font souvent face à de sérieux sentiments d'échec qui sont entretenus par une expectative de réussite qui est mal fondée.

Il est vrai que nos collègues, nos universités et nos séminaires bibliques sont inondés chaque année par un flot d'étudiants brillants et motivés. Cependant, il est aussi vrai que tous les ans, des milliers de personnes délaissent le ministère, convaincues d'avoir lamentablement échoué, séduites par ce que William James a crûment appelé : « La chienne de déesse de la réussite. »¹

Nous savons de quoi il retourne puisque nous aussi, avons failli succomber à ses charmes. En vous décrivant l'erreur subtile que nous avons faite à propos de la réussite – une confusion qui a quasiment entraîné notre perte et dont nous avons, en fin de compte, été libérés par la vérité de la Parole de Dieu – nous espérons en aider d'autres à être délivrés des griffes de cette malheureuse déesse.

Ce livre vise à encourager ceux qui sont dans le ministère. C'est un don de notre part à nos collègues serviteurs.

Nous souhaitons que ces réflexions vous aident à faire face au désespoir qu'entraîne l'échec auquel nous sommes tous confrontés en faisant l'œuvre de Dieu, et qu'elles vous conduiront vers une compréhension plus approfondie et plus complète de ce qu'est la réussite de votre ministère.

Kent et Barbara Hughes

Première partie

Une nuit sombre pour l'âme

Chapitre 1

Les rêves déçus

Alors que je débute notre histoire, n'allez pas vous imaginer que c'est ce qui me soit arrivé de plus difficile au cours de mon ministère. Non, ce n'est pas la difficulté de mon expérience qui la rend significative, c'est plutôt parce qu'elle m'a presque conduit à abandonner l'appel divin.

Quand un homme atteint l'âge de quarante-cinq ans, on dit de lui qu'il est dans la fleur de l'âge; voilà où j'en suis. On dit également qu'il est au sommet de sa forme, et je le suis vraiment. Je suis marié depuis vingt-cinq ans à une femme qui est non seulement ma bien-aimée, mais aussi mon âme sœur. Nous avons quatre enfants qui connaissent tous le Seigneur et veulent le servir dans un ministère qui leur est propre.

Vingt-trois de nos vingt-cinq années de mariage ont été consacrées au ministère. La prédication est ma passion. Même durant mes vacances, j'aime lire des livres portant sur l'histoire de la prédication, sur la pensée homilétique et la théologie. J'ai le sentiment que ce travail répond vraiment à mes aspirations profondes.

Le ministère m'a permis d'expérimenter ce que certains appellent (à tort!) le succès, car j'ai beaucoup voyagé, prêché lors de conférences internationales, écrit plusieurs livres et siégé au conseil d'administration d'organisations chrétiennes.

Ceux qui ont œuvré à mes côtés pendant plus de vingt ans disent qu'ils me considèrent comme quelqu'un de capable et de solide; un pasteur à l'humeur égale qui fait montre d'une approche positive envers le ministère et envers la vie en général. Je dirais, sans hésitation, que je suis d'accord avec eux. Quoique j'aie connu des moments de morosité, de façon générale, ils se sont vite estompés – il en a toujours été ainsi.

Tous ces détails rendent le récit qui suit encore plus révélateur.

Je ne me sentais pas bien quand je suis descendu de ma voiture sur le pavé brûlant de mon entrée sud-californienne. J'ai marché, mallette à la main, jusqu'à l'ombre de la véranda à l'avant de la maison, et Barbara m'a joyeusement salué à travers la moustiquaire de la cuisine.

Consciente que je m'enfonçais progressivement dans le découragement, elle m'observait et se faisait de plus en plus de souci pour moi. Ma démarche était moins allègre qu'à l'habitude et j'avais souvent l'air abattu. Barbara savait que mon travail en était la cause, car elle s'était rendue compte que lorsque tout allait bien à l'Église, mon moral était bon. Autrement, j'étais découragé. Si l'assistance était à la hausse, je ne portais pas à terre; si elle était à la baisse, j'en suivais les fluctuations. Et l'assistance était à la baisse depuis fort longtemps.

Barbara ne se doutait pas que je considérais sérieusement abandonner le ministère pastoral. En outre, elle n'était pas au courant que les doutes qui m'envahissaient étaient si répugnants que je ne me résignais pas à les verbaliser. Elle ne savait pas non plus que mon marasme empirait dans la mesure où je les réprimais.

Une animosité voilée et inarticulée avait envahi mon âme. Elle était soustraite à tous les regards. Les années consacrées à développer une courtoisie digne d'un chrétien m'ont bien servi –

parce qu'à l'intérieur, j'étais un homme rempli de colère.

C'est à Dieu lui-même que j'en voulais, à celui qui m'avait appelé à cette tâche. Je lui avais *tout* consacré – tout mon temps, toutes mes études, mes années de ministère, ma dévotion chrétienne sincère (il la connaissait!) – et maintenant, j'échouais. Dieu était à blâmer.

Sous mon vernis de pasteur, de sombres pensées avaient libre cours.

Au-dedans, je me sentais honteux et craintif. Le soir, en m'endormant, les visages bienveillants de mes collaborateurs m'apparaissaient d'une manière plus ou moins floue, toujours souriants. Ils semblaient me regarder avec mansuétude sombrer dans un gouffre de désespoir lamentable.

Je voulais démissionner.

Comment en étais-je arrivé là? Après coup, je me suis rendu compte que presque toute cette situation était attribuable aux *attentes* que j'avais commencé à entretenir la semaine même où j'ai rencontré le Seigneur dans un camp d'été, à l'âge de douze ans...

Je me rappelle encore le jet incandescent de ma lampe de poche qui illuminait les pages délicates de ma minuscule Bible. Une fois les lumières éteintes, blotti dans mon sac de couchage qui sentait le renfermé et les bas sales, je tremblais de joie en lisant et relisant les textes bibliques sur le salut. J'avais rencontré le Seigneur!

Même si je n'étais pas encore adolescent, je savais que j'étais appelé à prêcher. J'en étais tellement convaincu que, dès le lendemain, j'en ai parlé à tout le monde. De retour chez moi, je l'ai partagé à ma famille et j'en ai témoigné devant toute l'assemblée. C'était une annonce prématurée, mais elle venait de Dieu. Depuis, je me suis toujours senti appelé. Cet appel a donné une dimension profonde à ma vie durant ma jeunesse. Dieu m'avait sauvé et m'avait appelé, et dans mon égocentrisme de jeunesse,

je me suis imaginé qu'il allait faire de grandes choses par mon intermédiaire.

Pour cette raison, les années de mon adolescence ont été bien remplies et ont convergé vers un seul but. De tout mon cœur, je me suis engagé dans la vie de mon école secondaire au sud de la Californie, et dans celle de mon Église – arborant de plus en plus mes airs de pasteur en herbe.

À seize ans, j'ai prêché mon premier sermon qui portait sur Jonas et la baleine. Je l'ai affublé d'un double titre : « Le poulet de la mer ou Dieu a un plan 'monstre' pour votre vie! » C'était donc un sermon d'une qualité douteuse, démontrant une vivacité d'esprit discutable, mais le simple fait de le faire prouvait que j'étais appelé au ministère de l'Évangile. Plusieurs personnes bien intentionnées de mon Église m'ont prédit que je deviendrais un « bon » prédicateur. Ces prédictions ont servi à nourrir mon anticipation du succès à venir.

Malgré ma fierté immature, mon appel était un sujet intensément sérieux pour moi. Pratiquement tout ce que je faisais était accompli en fonction de ce but sacré qu'est le ministère.

J'ai fréquenté le collège Whittier où je me suis appliqué sérieusement à étudier et à me préparer au pastorat. J'ai dirigé des clubs de Jeunesse pour Christ, prêché la Parole dans les rues et organisé des campagnes d'évangélisation auprès d'étudiants fréquentant d'autres collèges.

Ma rencontre et mon mariage avec Barbara – une femme joviale, tournée vers les gens et le ministère – ont consolidé mon engagement et confirmé que le meilleur était à venir.

Quand nous avons fait le choix d'avoir des enfants vers la fin de nos études collégiales, la pression s'est accentuée. J'assistais aux cours, je travaillais quarante heures par semaine et accompagné de Barbara, j'ai débuté un ministère passionnant auprès des jeunes

couples mariés de mon Église, ministère qui s'est prolongé durant nos années d'études au séminaire théologique Talbot. Certes, la vision unique qui motivait tous nos efforts nous laissait fatigués, mais nous étions heureux.

Le séminaire répondait à mes attentes et même davantage. L'étude biblique, « la reine des sciences », comporte certainement un côté romantique avec ses récits épiques, ses doctrines magistrales, sa théologie délicatement nuancée, son grec et son hébreu. J'ai sauté à pieds joints dans la romance car j'étais au ciel en étudiant les Écritures et en apprenant à connaître Jésus. La profonde amitié qui nous unissait à certains professeurs et étudiants pieux a renforcé notre décision de servir le Seigneur de tout notre cœur et de toutes nos forces. Le séminaire a servi à me convaincre de la justesse de ma vocation. Le résultat a aussi contribué à augmenter mes attentes de succès.

Pendant que j'étais au séminaire, j'ai commencé un ministère mémorable dans mon Église locale qui a duré dix ans, d'abord en tant que pasteur à la jeunesse et ensuite comme pasteur adjoint. Nous étions dans les années soixante – une période agitée et instable, mais propice à une moisson spirituelle extraordinaire. Nos études bibliques attiraient un flot de jeunes adolescents qui cherchaient sérieusement et honnêtement la vérité. Plusieurs d'entre eux ont non seulement rencontré Christ, mais sont devenus plus tard missionnaires ou pasteurs.

Le moment le plus marquant de ce ministère est immortalisé par un cliché mesurant environ douze par quinze centimètres, suspendu dans notre vestibule. Cette photo a été prise en 1968, pendant la semaine de Pâques, à Parker en Arizona, durant une campagne d'évangélisation auprès d'étudiants du secondaire. Les rayons intenses du soleil matinal, typique du désert de l'Arizona, lui donne un aspect surréaliste. À l'arrière-plan, serpente le ruban turquoise de la rivière Colorado qui scintille sous les reflets du soleil. À l'avant-

plan, on distingue cinq jeunes hommes appuyés sur une remorque de bateau. Ils sont bronzés, cheveux au vent, bière en main dans une posture exposant toute leur vigueur masculine. Trois d'entre eux ont confessé Christ comme leur Sauveur ce matin-là. Aujourd'hui, deux sont dans le ministère et l'autre est un thérapeute chrétien renommé. Cette photo démontre la souveraineté et l'inéluctable puissance de Dieu. Ces jeunes hommes qui m'étaient complètement inconnus avant cette semaine-là, ont été complètement transformés par la grâce de Dieu. Ils ont vécu des vies chrétiennes productives et comptent parmi mes meilleurs amis depuis près de vingt ans.

Si seulement tous les ministères chrétiens pouvaient être aussi glorieux que celui représenté sur cette photo. Malheureusement, le ministère n'est pas toujours aussi reluisant. En dix ans de service actif, j'avais eu mon lot de déceptions et de critiques. Pourtant, malgré tout, ces années ont été fructueuses et satisfaisantes. Quand j'ai atteint l'âge de trente-deux ans, j'ai estimé qu'il était temps d'entreprendre activement le ministère de la prédication. L'appel de Dieu était clair. Avec toute l'anticipation que j'avais développée au cours des ans, j'avais hâte de voir ce que Dieu allait faire.

L'Église où je servais a décidé d'ouvrir une Église fille dont je serais le pasteur fondateur. Dans cette entreprise, l'Église qui me parrainait ainsi que le pasteur ont été magnanimes. Ensemble, nous avons mis au point une présentation multimédia pour communiquer à l'assemblée tout le potentiel de cette nouvelle œuvre. Quand le pasteur a invité tous ceux qui se sentaient appelés de Dieu à participer à l'implantation de cette nouvelle Église, une vingtaine de familles ont décidé de nous suivre. Pour couronner le tout, nous avons reçu 50 000 \$ pour nous aider à démarrer.

Quelle belle façon de débiter une Église! L'optimisme était à son comble. En tant que favori, mes amis m'assuraient que de grandes choses se produiraient bientôt, et qu'il ne s'écoulerait pas longtemps avant que l'Église fille devienne plus grande que

l'Église mère. De tels propos n'ont fait qu'accroître mes attentes. J'y croyais.

Les personnes qui se sont jointes à nous pour démarrer cette Église étaient formidables. Nous sommes sortis de notre première rencontre ébahis par la profusion de gens doués, travaillants et visionnaires que Dieu avait placés à nos côtés. Avec des gens de cette trempe, nous nous attendions à grandir.

Nous avons aussi fait ce qu'il fallait faire. Notre association a retenu les services d'un expert pour qu'il nous enseigne les principes généraux et les petites subtilités inhérentes à la croissance d'une Église. Ils m'ont inscrit à des séminaires traitant de ce sujet. Nous avons obtenu des photos aériennes et des projections démographiques, nous avons commandé des études ethnographiques, consulté le comté et sélectionné soigneusement la clientèle cible, après beaucoup de réflexion et de prière.

L'implantation d'une nouvelle Église est une œuvre épuisante, et nous avons plongé dans ce travail avec tout notre cœur. J'ai assisté à des rencontres, conçu des stratégies, fait de la sollicitation, offert de la relation d'aide, préparé des sermons, emprunté des pianos, des pianistes, des rétroprojecteurs et des chaires. Ensuite, venait le rituel du dimanche qui consistait à préparer les locaux loués pour le service dominical, à sortir les ordures du centre communautaire, à aider Whitey Cary à décharger la remorque d'entreposage qui contenait la chaire, les microphones, les livres de cantiques, les tapis, les berceuses et les parcs. Et le soir, en compagnie de toute l'assemblée, nous travaillions avec une bonhomie toute chrétienne à plier bagage pour une autre semaine.

Dès le départ, nous avons profité de conditions gagnantes. Nous avons bénéficié des prières et des prédictions de nos amis qui croyaient qu'il était inévitable que notre œuvre devienne importante et prenne de l'expansion. Nous avions les connaissances sophistiquées du processus de croissance d'une l'Église. Nous

avons un superbe noyau de croyants. Et nous avons *moi*, un jeune pasteur expérimenté et performant qui était au sommet de sa forme. Nous nous attendions à grandir.

Cependant, à notre grand étonnement et à notre grande déception, ce ne fut pas le cas. En fait, après beaucoup de temps et énormément d'effort, l'assistance régulière était moins nombreuse qu'au cours des six premiers mois. Notre Église décroissait. L'avenir n'était guère prometteur.

Donc, en remontant l'allée jusqu'à la maison, en cette journée chaude de l'été 1975, après plus d'une décennie dans le ministère, je sentais que je perdais l'équilibre. L'idée que j'avais nourrie depuis toujours d'un avenir prospère et d'une grande réussite s'écroulait autour de moi.

Je me trouvais dans la plus noire et la plus profonde dépression que j'aie connue de toute ma vie. Le souvenir que j'en garde est celui d'une mer grise sans horizon aucun. Une lumière tamisée descend d'un ciel menaçant. Seul, je nage sur place mais je sombre et bientôt, je serai sous l'eau. C'est dramatique, bien sûr! Mais c'est ainsi que je me sentais. Je voulais m'échapper.

Quand j'ai vu Barbara me sourire à travers la moustiquaire, mon cœur s'est réjoui, comme d'habitude, et au cours des heures qui ont suivi, j'ai été absorbé par ma jeune et joyeuse famille. Cependant, après le dîner, une fois les enfants au lit, je me suis encore senti abattu.

Il me semblait que personne, à part ma femme, ne s'en préoccupait. En cette chaude nuit d'été, sombre pour mon âme, j'étais prêt à en parler.

Chapitre 2

« Accroche-toi à ma foi »

Tard ce soir-là, une fois les enfants profondément endormis, tandis que le seul bruit perceptible était celui du battement d'ailes des insectes sur les moustiquaires brûlantes, j'ai commencé à révéler à Barbara la profondeur de la misère qui m'affligeait. Pendant que je parlais, mes yeux sont devenus rouges de colère et de frustration. Des pensées noires remontaient à la surface et cherchaient à s'échapper.

Tous les efforts déployés par Barbara pour m'apaiser ont été accueillis de manière prévisible. Quand elle m'a dit : « Chéri, ton sermon m'a beaucoup parlé la semaine dernière », je lui ai répondu : « Oui, mais je serai encore sur la sellette la semaine prochaine. » Une fois de plus, elle a cherché à me remonter le moral. Elle m'a dit qu'en étudiant la Genèse, elle avait remarqué que Noé avait prêché durant 120 ans sans réussir à convertir qui que ce soit. Mon humour noir m'a dicté la réponse suivante : « Oui, mais il n'y avait pas un autre Noé à l'autre bout de la ville qui attirait les foules à l'intérieur de son arche ! » Barbara était également très frustrée – et ce, pour des raisons évidentes. Cependant, contrairement à moi, sa foi n'a pas vacillé. En cette soirée chaude de septembre, j'ai déversé tous mes sentiments refoulés.

Les mots que j'ai prononcés étaient répugnants, offensants et vraiment méchants : « La plupart des gens que je connais dans

le ministère sont malheureux. À leurs propres yeux, ils se voient comme des ratés. À mes yeux, ils le sont aussi. Pourquoi devrais-je m'attendre à ce que Dieu me bénisse quand il est clair que Dieu ne les a pas bénis? Suis-je égocentrique au point de croire qu'il m'aime plus qu'eux? »

Je n'exagérais pas la situation. Les entretiens que j'avais eus dans les conférences pastorales au cours des années appuyaient mes dires. Il suffisait de quelques minutes d'échanges plus personnels avec un pasteur pour qu'invariablement, il dévoile sa profonde douleur et son manque de confiance en lui. La plupart des pasteurs étaient insatisfaits d'eux-mêmes et de leur travail. Secrètement, j'étais en grande partie d'accord avec leur autoévaluation.

J'ai poursuivi en disant : « Mes chances d'être un raté sont très grandes. La majorité des pasteurs ne font que végéter dans de piètres petites Églises. » Je lui ai aussi raconté qu'un de nos professeurs au séminaire nous avait prévenus que huit élèves sur dix dans ma classe ne dirigeraient jamais une Église de plus de 150 personnes. Les statistiques en faisaient foi. Et si celles-ci s'avéraient exactes, elles condamnaient les pasteurs à un salaire tout juste suffisant pour vivre, à moins que leurs femmes ne travaillent à l'extérieur du foyer. « Le ministère m'en demande trop, ai-je dit à Barbara. Comment puis-je continuer à me donner entièrement sans obtenir de résultats, particulièrement quand les autres en obtiennent? » J'avais travaillé jour et nuit sans aucune réussite tangible. Tout le monde a besoin de voir des résultats. Les fermiers voient croître leurs semences. C'est leur juste récompense. Je pouvais voir pousser « la moisson » des autres, mais mon champ ne portait pas de fruits.

Si cette façon de penser était fautive, comment pouvais-je alors évaluer ma réussite? « Si j'étais dans le monde des affaires, ai-je pensé ce soir-là, mon succès se mesurerait à l'importance de mon compte en banque. Toutes les réussites de la vie sont quantifiables. Autrement, nous n'arriverions jamais à rien, n'est-ce pas?

« Ceux qui réussissent réellement dans le ministère sont ceux qui possèdent des dons exceptionnels. Si j'étais célèbre, si j'avais une personnalité extraordinaire ou un charisme naturel, une voix grave et sonore, un pouvoir exécutif impitoyable, une personnalité autoritaire qui n'hésite pas à sacrifier les gens pour atteindre la réussite, je pourrais parvenir au sommet de la gloire. Où est Dieu dans tout cela? » J'ai mis Barbara au défi de me contredire. « Regarde les grands prédicateurs d'aujourd'hui. Leur succès semble n'avoir rien à voir avec l'Esprit de Dieu; il s'agit tout simplement de gens supérieurs. »

Je me suis soudain rendu compte que la conclusion que je refusais d'admettre s'imposait d'elle-même. Je savais qu'elle était tapie au fond de moi depuis un certain temps mais, elle faisait maintenant surface. « Dieu m'avait appelé à faire une œuvre pour laquelle il ne m'avait pas équipé. En conséquence, Dieu n'est pas bon. »

Voilà. Finalement, j'avais avoué ce qui me tourmentait. Cette confession s'est glissée entre nous dans le silence de cette chaude nuit dans toute sa laideur et sa difformité. Je savais que Dieu m'avait appelé et je n'avais jamais pu résister à cet appel, d'ailleurs je n'avais jamais désiré y échapper. Néanmoins, maintenant, je sentais que j'étais en butte à une mauvaise plaisanterie. J'étais un raté. Je voulais démissionner. Dans un désespoir sans nom, j'ai demandé à ma chère épouse : « Que dois-je faire? »

Barbara a certainement dû trouver la situation très pénible. Elle avait toujours pu compter sur moi mais maintenant, je faiblissais. Je n'oublierai jamais sa réaction calme et confiante : « Je ne sais pas ce que tu vas faire. Mais pour le moment, du moins pour ce soir, accroche-toi à ma foi parce que je crois. Je crois que Dieu est bon. Je crois qu'il nous aime et qu'il se manifestera au travers de cette expérience. Accroche-toi donc à ma foi, j'en ai suffisamment pour deux. »

Ce soir-là, je suis allé au lit complètement fourbu. Barbara est restée éveillée jusqu'aux petites heures du matin, réfléchissant à notre conversation.

« Accroche-toi à ma foi. » Avais-je vraiment dit ces mots à Kent il y avait à peine quelques instants? Maintenant, assise seule à la table de la cuisine, je me demandais si je n'avais pas seulement débité une pieuse bravade.

Que dire de ma foi? Était-elle assez forte pour subsister par elle-même ou Kent avait-il épousé une femme spirituellement dépendante de lui? Si la foi de Kent venait à manquer, est-ce que la mienne flétrirait et mourrait comme un parasite séparé de son hôte?

Aussi loin que je me souviens, une promesse est rattachée au moment où j'ai placé ma confiance en Dieu la première fois. M^{me} White, la monitrice du Club de la Bonne Nouvelle, agit un petit livre relié en cuir contenant des pages de différentes couleurs, mais où il n'y a rien d'écrit. Tout en tournant les pages, elle nous explique le chemin de la vie éternelle et nous promet de nous donner un livret semblable, sans aucun mot imprimé, si nous apprenons les versets associés à ce que chacune des pages représente. Ma jeune imagination se voit captivée. Voilà comment j'ai entendu parler de l'amour de Dieu pour la première fois. J'ai reçu, en plus de ce petit prix, Christ comme mon Sauveur. Même si j'étais très jeune, ma foi était authentique.

Mes parents étaient des cols-bleus protestants qui ne fréquentaient pas souvent l'église. Ils avaient six enfants, deux fois plus de problèmes et jamais assez d'argent. Comme ils étaient travaillants et fiers, ils ont toujours essayé de se débrouiller seuls. Je les ai rarement vus se tourner vers Dieu. Durant les années où j'ai fréquenté l'école secondaire, mon père a été grièvement blessé. Incapable de faire face à la longue période de chômage qui s'ensuivit, mon père a commencé à boire. C'est ainsi que notre

famille a été propulsée dans une période d'insécurité pénible et prolongée. Dieu a utilisé ce temps d'instabilité pour tempérer et fortifier ma foi. J'ai appris que Dieu était un Dieu bon qui garde ses promesses même quand la vie s'avère difficile.

Non, Kent n'avait *pas* épousé une femme spirituellement dépendante de lui! Ma foi vibrait de vie et d'amour pour le Dieu que nous nous sentions appelés à servir.

Cependant, ma vie spirituelle s'était-elle affaiblie à cause de l'atmosphère sécurisante où je vivais, entourée des bonnes gens de mon Église qui mettaient rarement ma foi à l'épreuve? Est-ce que je devenais comme ce chef de gare qui, bien qu'il n'ait jamais quitté sa propre ville, s'imagine avoir beaucoup voyagé parce qu'il crie constamment des noms de destinations lointaines pour les autres? Ma randonnée spirituelle se vivait-elle seulement dans le sillage de celle de mon mari?

Tout à coup, j'ai senti un frisson. « Accroche-toi à ma foi », avais-je dit. La véritable question se posait maintenant en ces termes : Avais-je suffisamment de foi pour nous deux? Ma foi était-elle aussi forte qu'elle l'avait été auparavant?

Pourtant, Dieu m'avait préparée pour ces événements. Durant les mois passés à observer mon mari aux prises avec ses luttes intérieures, je m'étais accrochée de plus en plus au Seigneur. Plus je lui faisais confiance, plus j'étais envahie par un sentiment de bien-être. Dieu était avec moi. Le refrain conscient et délibéré qui me revenait aux lèvres et à l'esprit était : « Dieu est bon. »

En réfléchissant aux sentiments de colère exprimés par Kent, j'ai flanché. Assise dans ma cuisine si gaiement décorée, entourée de vichy jaune et de chintz bleu, mon esprit s'est rembruni. J'ai commencé à ressentir un peu du désespoir de Kent. Peut-être avions-nous cru à un mensonge. Peut-être me faisais-je des illusions. Peut-être aurais-je dû lui conseiller d'abandonner le

ministère et de larguer ce je-ne-sais-quoi qui détruisait notre foi en Dieu.

Je me sentais seule et j'avais peur. J'avais besoin de réconfort. Alors, j'ai fait ce que je fais toujours lorsque je suis confrontée à la peur. J'ai pris ma Bible. Mes doigts tremblaient en effleurant sa tranche dorée.

« Ô Dieu, aide-moi! » me suis-je écriée.

C. S. Lewis a déjà dit que Dieu murmure à nos oreilles quand nous nous réjouissons, qu'il nous parle durant nos difficultés et qu'il crie dans nos douleurs. J'avais besoin d'entendre son cri.

« S'il te plaît, Seigneur, donne-moi un mot d'encouragement, à l'instant même. »

Quoique je n'aie jamais aimé jouer à la roulette avec ma Bible (d'ailleurs, je ne le recommande pas), j'ai respiré à fond et lentement, en tremblant, j'ai ouvert ma Bible. Mes yeux sont tombés sur un verset souligné en rouge. Tant que je vivrai, je n'oublierai jamais la vive émotion qui m'a envahie en lisant ces quinze mots tout simples : « S'il tombe, il n'est pas terrassé, car l'Éternel lui soutient la main » (Ps 37.24). Dieu n'a pas crié – il m'a littéralement sauté aux yeux!

J'étais fascinée et pratiquement certaine que si je regardais au-dessus de mon épaule, je verrais Dieu. J'ai regardé ma Bible à nouveau, et j'ai lu le verset qui venait tout juste avant : « Par l'Éternel, les pas de l'homme s'affermissent, il prend plaisir à sa voie. » La présence de Dieu était si palpable que j'avais l'impression que je pourrais lui toucher, si j'essayais. Au lieu de cela, il a étendu ses bras éternels et il m'a enlacée.

Mon malaise ainsi que mes doutes s'étaient envolés. La présence de Dieu était accompagnée par le sentiment vivifiant que son amour et son intérêt pour nous étaient réels. Cette certitude

a suscité mes larmes. « Oui, Kent, ai-je sangloté. Accroche-toi à ma foi. »

Personne ne pourrait jamais me convaincre que c'est par pure coïncidence que j'ai lu ce verset à ce moment précis. Je sais que le Dieu suprême s'est manifesté à moi, exactement là où j'en étais. C'était tout ce dont j'avais besoin. J'ai rejoint Kent au lit et me suis endormie en récitant sa promesse : « S'il tombe, il n'est pas terrassé car l'Éternel lui soutient la main. »

Durant les jours qui ont suivi, Kent est passé du soulagement à l'incertitude et vice versa. Content d'avoir réussi à verbaliser les pensées sombres et troublantes qui avaient germé en lui, des questions encore sans réponses se bousculaient quand même dans sa tête. Bien que je ne connaisse pas non plus les réponses, j'étais confiante que nous allions les trouver.

Au cours de la même semaine, j'ai assisté à une réunion des femmes de ma confession où j'ai fait face à deux amies dont les maris avaient récemment abandonné le ministère. Elles étaient ensemble et faisaient une paire du tonnerre. Le style recherché et le chic californien qu'elles arboraient attestaient qu'elles étaient prospères. *Nous allons super-r-r-r bien!* Je pouvais presque les entendre ronronner. Durant notre conversation, je leur ai demandé des nouvelles de leurs maris et l'une d'entre elles m'a répondu : « Il n'a jamais été aussi heureux. Il est maintenant vendeur d'assurance. » Elle a ajouté : « Il faut un genre d'homme très spécial pour œuvrer dans le ministère, car tu ne peux pas vraiment évaluer dans quelle mesure tu réussis. Tout homme a besoin de déterminer la valeur de son travail pour avoir une bonne estime de lui-même. »

Mon esprit fonctionnait à plein régime! Elle se faisait l'écho de la lutte que livrait présentement mon mari. Cependant, je savais qu'il y avait quelque chose qui sonnait terriblement faux dans son raisonnement.

« Je n'ai jamais pensé que Kent était extraordinaire, je croyais simplement qu'il était appelé », lui ai-je répondu.

Avec un léger trémolo dans la voix, elle m'a répondu : « Si votre Église ne grandit pas (et je savais exactement ce qu'elle voulait dire, c'est-à-dire si elle ne compte pas un grand nombre de personnes), Kent aura l'impression d'être un raté. »

C'est alors que je me suis fâchée, mais pas contre mon amie. Je me suis fâchée car son mari qui avait, à un certain moment, senti l'appel de Dieu à prêcher l'Évangile était devenu vendeur d'assurance. J'étais furieuse car cette même force sombre était à l'œuvre auprès de mon mari.

J'ai décidé que je ne laisserais pas les choses suivre ce cours.

« Je ne sais pas pourquoi, ai-je protesté vigoureusement, mais tu te trompes et je n'aurai de cesse jusqu'à ce que je sache pourquoi! »

De retour à la maison ce soir-là, j'ai raconté à Kent notre conversation, et notre adrénaline spirituelle s'est mise à circuler. Le problème prenait des proportions énormes. Plusieurs personnes en étaient affectées. Nous pensions à nos amis du séminaire, des couples qui avaient répondu affirmativement à l'appel de Dieu – et qui faisaient présentement face au découragement dans le ministère. Plusieurs d'entre eux démissionnaient.

Le problème se situait au niveau de la « réussite ». Nous devons réfléchir à ce sujet auquel nous ne nous étions jamais attardés et que n'avions jamais essayé de définir spécifiquement.

J'ai mis la main sur le bloc-notes où j'avais écrit les pensées de Kent et j'y ai inscrit trois questions que nous considérons comme des éléments-clés :

- Un homme peut-il avoir du succès dans le ministère en étant pasteur d'une petite Église?

- À quoi se résume l'échec dans le ministère?
- À quoi se résume la réussite dans le ministère?

Nous fixions tous les deux notre liste. Les questions ainsi formulées en noir et blanc nous apparaissaient froides et grotesques. Qu'est-ce qui nous avait poussés à nous interroger de la sorte?

Barbara et moi avons passé beaucoup de temps à réfléchir sur ce qui m'avait amené au bord d'un tel désespoir. Nous nous sommes rappelés les voix du passé – les camarades du collège, les amis de l'Église, nos connaissances – qui toutes nous avaient offert différents conseils. Aucune de leurs suggestions n'était mauvaise en soi, mais la prémisse sous-jacente à tous ces conseils était, dans son ensemble, mortelle. Barbara et moi avons résumé ainsi l'essentiel de ces principes :

Étude de marché. Quand l'Église en était à ses débuts, notre confession m'a envoyé dans un institut spécialisé dans l'analyse du processus de croissance d'Églises. J'y ai étudié les fondements pragmatiques de la croissance numérique. Le principe de mise en marché *visibilité et accessibilité* venait en tête de liste des éléments essentiels. En d'autres mots : si vous voulez vendre des hamburgers, vous devez vous assurer que votre restaurant soit visible et facilement accessible à la communauté. Les grandes chaînes spécialisées dans le hamburger vivent et meurent d'après cette règle. Les pasteurs intelligents feront de même et leurs Églises grandiront.

Sociologie. Durant les premières étapes de planification de notre Église, l'expert en croissance d'Églises a souligné qu'il était primordial que ma femme et moi soyons bien assortis à la communauté. Il a fait une lecture attentive des environs, nous a rencontrés pour observer notre façon de nous vêtir et s'est informé de nos goûts en matière d'habillement, d'ameublement et

d'éducation. Après avoir analysé nos réponses, il nous a déclarés « parfaits » pour l'œuvre.

Cette pensée, évidemment, représentait le « principe du groupe homogène. » Les semblables attirent et gagnent leurs semblables : les médecins évangélisent mieux les médecins; les mécaniciens, les mécaniciens; les athlètes, les athlètes. Notre famille était idéale pour conduire une Église en pleine croissance au sein de notre communauté.

Intendance. Au fond de moi-même, je croyais « qu'une Église qui donne généreusement gagnera en nombre » et « une Église qui donne aux missions verra le nombre de ses ministères croître. » Nos dons susciteraient la croissance. (Ainsi, un rejeton hybride issu de l'Évangile de prospérité poussait silencieusement en mon for intérieur.) En donnant, nous attirerions plus de personnes, c'est-à-dire encore la croissance numérique.

La piété. Je ne le disais pas ouvertement, mais j'étais convaincu au plus profond de moi-même que si les gens étaient véritablement pieux et démontraient par leur piété le fruit de l'Esprit, leur spiritualité attirerait autant les perdus que ceux qui cherchent. Par conséquent, notre Église grandirait.

Il va de soi que personne ne remettrait en question l'application de ce moyen, la piété étant une qualité rare. De plus, la croissance obtenue par le biais d'un christianisme authentique serait éminemment saine. Cependant, encore une fois, se cachait derrière cette piété l'idée des plus subtiles qu'elle n'était qu'un moyen pour nous amener à quelque chose de beaucoup plus important, en l'occurrence, l'accroissement des chiffres et la réussite.

La prédication. Le séminaire duquel j'ai gradué insistait pour que nous apprenions à prêcher la Parole de Dieu par exposition. Je suis reconnaissant qu'ils aient insisté sur ce point. Bien que cela n'ait pas été dit d'une manière aussi directe, cette insistance laissait

quand même entendre qu'en prêchant la Parole avec efficacité, l'assemblée grandirait. Durant les années que j'ai passées au séminaire on a, sans le vouloir, contribué au développement de cette conviction en faisant défiler devant nous, durant nos cultes quotidiens, des prédicateurs célèbres venus de grandes assemblées. Voici ce que j'en ai conclu : les Églises qui grandissent ont de très bons communicateurs, celles qui ne grandissent pas en sont dépourvues.

Le même message m'a donc été répété à plusieurs reprises : « Si tu t'efforces de bien faire ces choses, ton Église grandira. »

Je me suis aperçu que j'étais fier d'avoir judicieusement appliqué tous ces principes. Je pensais que Dieu bénirait mon ministère en augmentant le nombre de fidèles dans mon assemblée puisque je m'évertuais à faire les choses « correctement », plutôt que d'utiliser de mauvaises méthodes.

Toutefois, je ne me rendais pas compte que, tout en rejetant les mauvaises méthodes, j'avais tout de même avalé l'idée que la réussite signifiait un nombre grandissant de fidèles. Selon moi, un accroissement de l'assistance voulait dire que je réussissais dans mon ministère. Une grande Église en pleine expansion représentait le summum de la réussite.

Certes, il n'est pas mal de faire un usage judicieux des principes susmentionnés. Ils doivent être pris en compte lorsqu'on tente d'orchestrer intelligemment le ministère. Cependant, lorsqu'ils prônent la croissance numérique – quand leurs leitmotif ne constituent que des chiffres – le chant des sirènes devient alors funeste : augmenter les chiffres, augmenter les dons, augmenter le personnel, augmenter les programmes – les chiffres, les chiffres et rien que les chiffres! Dans ces conditions, *le pragmatisme* devient le fil conducteur. Inévitablement, notre œuvre est faite pour les hommes et non pour Dieu. Subtilement, notre avancement personnel devient la force motrice.

Quand la réussite dans le ministère devient semblable à la réussite dans le monde séculier, le serviteur de Dieu évalue son succès tout comme le fait un homme d'affaires, un athlète ou un politicien.

Selon ce raisonnement, il était évident que la seule conclusion que je pouvais tirer était que j'étais en train d'échouer. J'étais inapte pour ce travail, puisque tous mes efforts ne menaient à rien même si je savais quoi faire pour que mon assemblée grandisse et que je faisais de mon mieux. Logiquement, il s'ensuivait que Dieu m'avait appelé à accomplir une œuvre pour laquelle il ne m'avait pas équipé, d'où mon amer ressentiment et mes récriminations.

Plusieurs années auparavant, à mes débuts dans le ministère, je n'avais pour seul motif que de servir le Seigneur. Uniquement. Mes modèles étaient des gens tels Jim Elliot, dont j'avais fait mienne la devise : « Il n'est pas fou celui qui donne ce qu'il ne peut garder, afin de gagner ce qu'il ne peut pas perdre. » Je ne désirais que l'approbation de Dieu.

Mon profond idéalisme chrétien était imperceptiblement passé de servir à recevoir, de donner à obtenir. J'ai pris conscience que je préférais avoir une Église en pleine expansion et le « succès », plutôt que de plaire à Dieu.

Inconsciemment, je calculais l'importance de presque toutes les décisions selon l'impact qu'elles pouvaient avoir sur la croissance de l'Église. J'ai compris que, poussé à l'extrême, ce raisonnement réduit les gens à n'être qu'un troupeau de bêtes à cornes – quelle terrible pensée! De plus, il accorde la prépondérance à l'implacable pragmatisme dans la direction de l'Église. Dans ces conditions, même les plus nobles idéaux peuvent être minés et ceci peut aller jusqu'à corrompre notre théologie.

Je me suis rendu compte que j'avais été subtilement séduit par la pensée séculière qui mesure tout en termes de chiffres. Au

lieu de m'évaluer et d'évaluer mon ministère selon les critères de Dieu, j'ai utilisé l'analyse quantitative qui est le standard employé par le monde.

Barbara et moi avons cerné le problème. Nous avons l'impression de nous tenir au pied d'une haute montagne que nous devons escalader. L'escalade ne serait pas de tout repos, mais au moins nous étions au fait de la situation.

C'est ainsi que, dans notre cuisine bleue et jaune qui nous apparaissait beaucoup plus claire maintenant que durant les dernières semaines, ma femme et moi nous sommes courbés dans la prière. Nous avons prié avec instance, réclamant le pardon de Dieu et consacrant à nouveau nos vies au Seigneur. Nous avons demandé à Dieu de nous protéger de notre adversaire rusé qui nous avait si subtilement séduits.

Nous nous sommes engagés à fouiller les Écritures pour apprendre ce que Dieu voulait nous enseigner sur la réussite. Nous avons décidé résolument d'évaluer nos succès selon un point de vue biblique.

Les chapitres qui suivent décrivent notre parcours. Ce que nous avons appris nous a libérés du syndrome de la réussite.

Vous aussi pouvez en être libérés.

Deuxième partie

Définitions

Chapitre 3

La réussite se définit par la fidélité

Quand Barbara et moi avons sondé les Écritures, nous avons constaté qu'il n'était écrit nulle part que les serviteurs de Dieu étaient appelés à connaître le *succès*. En revanche, nous avons découvert que nous sommes plutôt appelés à être *fidèles*.

« Ainsi, qu'on nous regarde comme des serviteurs de Christ et des administrateurs des mystères de Dieu. Du reste, ce qu'on demande des administrateurs, c'est que chacun soit trouvé fidèle » (1 Co 4.1-2). Il nous faut absolument comprendre à fond ce principe et le prendre au sérieux si nous voulons échapper aux griffes enchanteresses du syndrome de la réussite.

Une illustration tirée de la vie de Moïse nous a permis de saisir plus clairement ce principe. Quarante ans après l'incident dramatique qui s'était déroulé à Rephidim, l'endroit où Dieu avait ordonné à Moïse de frapper le rocher avec son bâton afin de procurer de l'eau aux Israélites qui mouraient de soif, Moïse se retrouve à nouveau confronté à un peuple pressé par la soif.

Moïse fut l'objet d'amères critiques : « Que n'avons-nous expiré, quand nos frères expirèrent devant l'Éternel? Pourquoi avez-vous fait venir l'assemblée de l'Éternel dans ce désert, pour que nous y mourions, nous et notre bétail? » (Nb 20.3-4). Affolés, Moïse et Aaron tombèrent face contre terre devant Dieu et Dieu leur donna les instructions suivantes. « Prends le bâton et assemble la

communauté, toi et ton frère Aaron. Vous parlerez sous leurs yeux au rocher, et il donnera ses eaux. » Moïse a donc rassemblé tout le peuple d'Israël autour de lui.

En passant en revue cette bande de râleurs, sa colère s'enflamma. « Écoutez donc, rebelles! Est-ce de ce rocher que nous vous ferons sortir de l'eau? Puis Moïse leva la main et frappa deux fois le rocher avec son bâton. Il en sortit de l'eau en abondance. La communauté but, et le bétail aussi. » Un autre miracle prodigieux! Une source d'eau claire et limpide a jailli et chacune des personnes présentes – ils étaient plus d'un million – ainsi que tous les animaux burent à satiété. Il ne s'agissait pas d'un simple filet d'eau, c'était une rivière qui coulait à flots.

Quelle belle réussite! Moïse et Aaron se sont sûrement enlacés et la multitude a certainement poussé un cri tonnant, qui a retenti jusqu'aux extrémités du désert. Une fois encore, Moïse était un héros. Dieu avait pris soin de son peuple par l'entremise de son serviteur. Israël venait d'être miraculeusement préservé et rafraîchi. Ils ont donné la gloire à qui de droit – à Dieu. Il s'agissait d'un nouveau succès retentissant dans la vie exceptionnelle de Moïse.

Cependant, cette victoire n'était belle que du point de vue terrestre. Selon la perspective céleste, Moïse avait lamentablement échoué. Dans sa fureur, il n'avait pas tenu compte de l'ordre donné par Dieu de *parler* au rocher, et il l'a plutôt frappé à deux reprises. Ce triste échec était d'une telle ampleur, que Moïse n'accomplirait pas le rêve de sa vie, à savoir conduire le peuple d'Israël dans la Terre Promise. Dieu dit : « Parce que vous n'avez pas cru en moi, pour me sanctifier aux yeux des Israélites, vous ne ferez pas entrer cette assemblée dans le pays que je lui donne. »

Cette grande leçon tirée de la vie de Moïse nous enseigne qu'une personne peut sembler connaître un énorme succès dans son ministère quoiqu'en réalité, elle ait lamentablement échoué. Il est possible de donner aux gens *exactement* ce dont ils ont besoin – un

enseignement pratique de la Parole de Dieu, un temps de louange inspirant, des programmes qui comblent merveilleusement bien les besoins humains – et néanmoins faillir à notre tâche. Il est possible d’être considéré comme un modèle de réussite, de recevoir des accolades chaleureuses de tous, tout en étant un raté.

Moïse a misérablement échoué parce qu’il n’a pas été fidèle à la Parole de Dieu. Dieu nous appelle principalement à être fidèle. « Du reste, ce qu’on demande des administrateurs, c’est que chacun soit trouvé fidèle » (1 Co 4.2).

L’expérience tragique qu’a vécue Moïse nous a permis, à Barbara et à moi, de comprendre l’importance de ce principe fondamental qui nous a grandement encouragés. Nous avons découvert qu’il est possible pour chaque croyant d’être fidèle, quelle que soit la taille du ministère dans lequel il œuvre.

L’obéissance est un facteur

En poussant plus loin notre recherche à ce sujet, nous avons pu identifier deux éléments essentiels à la fidélité.

En évaluant le succès, nous devons comprendre que les Écritures établissent continuellement un lien entre la réussite et l’obéissance, en l’occurrence, notre obéissance à la Parole de Dieu. Après la mort de Moïse, nous voyons que Dieu a réitéré cette vérité à Josué, le successeur de Moïse, la lui répétant à deux reprises pour qu’il en saisisse l’importance : « Seulement fortifie-toi, aie bon courage, en observant et en mettant en pratique toute la loi que t’a prescrite Moïse, mon serviteur : ne t’en détourne ni à droite ni à gauche, afin de *réussir* partout où tu iras. Ce livre de la loi ne s’éloignera pas de ta bouche; tu y méditeras jour et nuit pour observer et mettre en pratique tout ce qui y est écrit, car c’est alors que tu mèneras à bien tes entreprises, c’est alors que tu *réussiras* » (Jos 1.7-8, italiques ajoutés).¹

Charles Colson a écrit ce qui suit dans la chronique mensuelle de Prison Fellowship intitulée *Jubilee* :

Au moment où vous lirez ces lignes, nous aurons déjà inauguré les nouveaux locaux de notre bureau national situés près de Washington, dans le district de Columbia. Suite à cette expansion ainsi qu'à d'autres développements récents, plusieurs personnes m'ont écrit pour me souligner ceci : « De toute évidence, Dieu bénit le ministère de Prison Fellowship. »

Même si je suis convaincu en effet que Dieu nous bénit, je suis encore plus convaincu qu'il est dangereux et mal avisé de mesurer les bienfaits de Dieu selon des standards visibles et tangibles, et par la « réussite » matérielle.

Quand les choses vont bien, nous en concluons que « Dieu nous bénit » et inversement, quand les choses vont mal ou qu'elles ne sont pas reconnues, Dieu ne bénit pas notre travail ou bien, sa bénédiction est insignifiante... Nous devons constamment utiliser notre obéissance aux instructions de Dieu comme étant l'unique et véritable mesure qui nous permette d'évaluer adéquatement notre « réussite » et non nous servir d'une échelle soi-disant plus tangible et plus attrayante.

Avec une clarté toute prophétique, M. Colson se fait l'écho de ce que disent les Écritures et il confirme que l'obéissance (*connaître* et *obéir* sciemment et volontairement à la Parole de Dieu) est la clé du succès.

La nécessité de connaître la Parole de Dieu

Il s'ensuit que pour réussir vraiment, ceux d'entre nous qui œuvrons dans le ministère devons nous tremper dans ce que les Écritures nous appellent à faire.

Prenons pour exemple un incident émouvant qui s'est déroulé dans la vie de John Broadus, ancien président de l'Université de Virginie et professeur fondateur du Séminaire Southern Baptist. Cet événement souligne l'importance de connaître la Parole de Dieu. Seulement trois semaines avant sa mort, M. Broadus se tenait debout devant sa classe. Le passage biblique à l'étude était Actes 18.24 : « Un Juif du nom d'Apollos, originaire d'Alexandrie, homme éloquent et versé dans les Écritures, était arrivé à Éphèse. » Après que M. Broadus ait lu ce verset, il poursuivit en disant : « Messieurs, nous devons être comme Apollos, versés dans les Écritures. » Un étudiant nous a relaté plus tard qu'un silence a régné dans la classe pendant quelques minutes tandis que debout, M. Broadus répétait : « Versés dans les Écritures... versés dans les Écritures... versés dans les Écritures. »² C'est ainsi que nous devons être! Comme l'a si bien exprimé Spurgeon, les versets bibliques devraient couler dans nos veines. Le succès trouve sa source et se nourrit de cette manière.

Par conséquent, nous qui voulons réussir au service du Seigneur devons nous poser la question suivante : Connaissons-nous la Parole de Dieu et continuons-nous d'accroître notre connaissance de la Bible? Cette question peut parfois être embarrassante, même pour les pasteurs qui ont été formés dans les séminaires, parce que l'obtention d'un diplôme d'études avancées en théologie ne garantit pas que nous aurons une connaissance biblique approfondie. En effet, nous avons connu des diplômés de séminaire qui n'avaient *jamais* lu la Bible du début à la fin! Tout au plus, la formation théologique peut nous familiariser avec le langage, les nuances théologiques, les thèmes généraux dont traitent les différents livres et la méthodologie pastorale. Mais elle ne peut garantir que nous aurons une connaissance profonde de notre Bible.

Nous apprenons à connaître la Bible en la lisant et en la relisant. Chaque serviteur se doit de lire la Bible quotidiennement;

de préférence en entier au moins une fois par année. Parmi les serviteurs que Dieu a le plus utilisés, nombreux sont ceux pour qui la lecture et la méditation faisaient partie intégrante de leur vie de tous les jours. Nous en avons connu qui ont lu la Bible au complet une centaine de fois dont une personne, cent cinquante fois! On dit que George Mueller a lu la Bible deux cents fois. David Livingstone l'a lue quatre fois de suite lorsqu'il était emprisonné dans une bourgade de la jungle.³ Il est un exemple vivant du dicton de Spurgeon : « Une Bible en lambeaux appartient généralement à une personne qui elle, est loin d'être une loque humaine. » William Evans qui, au début du siècle dernier était pasteur de College Church à Wheaton, où nous servons actuellement, a mémorisé la Bible en entier dans la version King James, puis le Nouveau Testament dans la version American Standard.⁴ Billy Graham signale que son beau-père, M. Nelson Bell, qui œuvrait comme missionnaire dans le domaine médical, se faisait un devoir de : « ... se lever chaque matin à quatre heures et demie pour passer deux ou trois heures à lire la Bible. Il n'utilisait pas ce temps pour lire des commentaires ou pour écrire; il ne s'occupait pas de sa correspondance ou de tout autre travail qu'il avait à faire. Il ne faisait que lire les Écritures à tous les matins, il était une encyclopédie biblique ambulante. Les gens étaient émerveillés de voir la sainteté et la puissance manifestées dans sa vie. »⁵

Chers collègues chrétiens, les Écritures et la vie d'hommes fidèles nous interpellent à devenir d'avidés lecteurs de la Bible, à bien la connaître et à l'interpréter correctement. Si vous n'êtes pas présentement en train de l'étudier de manière systématique, pourquoi ne pas vous engager à au moins la lire en entier cette année et ainsi, vous retrouver sur le chemin qui vous mènera au véritable succès?

Le savoir et le faire : deux choses complètement différentes

Évidemment, il ne suffit pas de connaître la Parole de Dieu. La

réussite ne vient que lorsque nous lui obéissons fidèlement. L'autre question que nous devons donc nous poser est : Vivons-nous une vie qui est conforme à ce qu'enseignent les Écritures? La question est valable pour chacun de nous, parce que même si nous affirmons vouloir obéir à la Parole de Dieu, nous possédons en nous une capacité inouïe de faire exactement le contraire.

Certains d'entre nous compartimentons nos vies. Nous nous imaginons que l'obéissance dans un domaine de la Parole de Dieu entraîne forcément l'obéissance dans les autres domaines. Tandis que d'autres parmi nous rationalisons. Par exemple, une rationalisation courante est la théorie des « interprétations multiples » – l'Écriture est sujette à tellement d'interprétations, qu'il nous est impossible de savoir ce qu'elle signifie réellement. Cette position est particulièrement commode lorsque nous n'aimons pas ce qu'elle dit! Pourtant, en réalité, la Parole de Dieu est généralement claire. Habituellement, elle est *terriblement* claire. Mark Twain a dit un jour : « Ce n'est pas ce que je ne réussis pas à comprendre dans la Bible qui me dérange; c'est plutôt ce que je comprends. »

Le succès survient donc quand nous étudions fidèlement la Parole de Dieu et que nous la mettons fidèlement en pratique, appliquant ce que nous comprenons à tous les domaines de nos vies sous la direction du Saint-Esprit. Une connaissance accrue de la Parole accompagnée d'une obéissance grandissante est le chemin vers la fidélité et le succès.

Quelle merveille d'être ce que nous sommes appelés à être!

À un certain moment, Élisabeth Elliot a séjourné dans la maison de ferme d'un pâtre gallois et de sa famille au nord du pays de Galles. Par un matin d'été brumeux, elle observait le berger qui, monté sur son cheval, rassemblait son troupeau à l'aide de son excellent colley écossais. Le chien, a-t-elle remarqué, était au comble du

plaisir. Il était en train d'accomplir la tâche pour laquelle il avait été élevé et dressé. Ses yeux demeuraient rivés sur les moutons, mais ses oreilles étaient toujours à l'écoute pour obéir aux ordres de son maître.

C'est en obéissant que le chien était au sommet de sa gloire. Il en va de même dans le monde spirituel, comme M^{me} Elliot le résume avec tant de discernement : « Pour connaître toute la richesse du plan de Dieu pour nos vies, nous devons lui faire entièrement confiance. Ce qui signifie vouloir faire sa volonté, et goûter à la joie. »⁶ Comme elle a raison! Jamais ne sommes-nous aussi grands, ne connaissons-nous autant de joie et de succès que lorsque nous obéissons à sa volonté.

Une telle gloire, une telle joie et un tel succès ne sont pas accessibles uniquement à une faible minorité, mais chacun de nous peut y accéder, quelle que soit sa situation. Comme c'est encourageant! Le succès commence d'abord par l'obéissance à la Parole de Dieu.

Le travail acharné est aussi un facteur

Il y a un certain temps, Barbara et moi avons passé une soirée en compagnie d'un jeune pasteur et de son épouse. Celui-ci venait tout juste de commencer à œuvrer dans son premier ministère. Après le repas, nous avons conclu notre discussion en disant que pour être fidèles nous devons non seulement obéir à la Parole de Dieu, mais aussi travailler d'arrache-pied.

Nous n'avons pas vraiment réfléchi plus longuement à cette question jusqu'à ce que nous recevions, quelques semaines plus tard, la lettre suivante de notre jeune ami pasteur qui nous écrivait :

Je me sens poussé à vous faire part des quelques commentaires suivants. Tout ce que j'ai à dire est teinté d'une grande surprise et d'un grand chagrin.

Il semble que pour remédier à certains abus qui étaient monnaie courante dans le passé, les séminaires exposent leurs étudiants à un sujet qui revient souvent : Ne vous usez pas à force de travail... assurez-vous de prendre vos journées de congé... que votre mariage vienne en premier et votre ministère en second. Il y a du vrai dans tout ceci certes, mais ce message est répété tellement souvent et avec une telle force que je crains que le balancier ne soit passé d'un extrême à l'autre, d'un côté, ceux qui mettaient leurs familles en péril au nom du « ministère », de l'autre, ceux qui pensent que tout leur est dû puisqu'ils sont dans le « ministère ». De nos jours, il y a des hommes qui ont si souvent été avertis de ne pas sacrifier leurs familles, qu'ils ne sacrifient plus rien!

Je parle d'après ma propre expérience. Après six mois dans le ministère, j'ai été renversé de découvrir que le plus grand danger auquel je faisais face n'était pas de m'user à force de travail, mais plutôt de rouiller. J'étais paresseux! Je m'imaginai que je travaillais mes quarante heures et quelque dans le ministère et je m'assurais de protéger mon « temps libre ». Lorsque j'ai fait le bilan de mes heures, il m'en manquait quarante. Comment pouvait-il en être ainsi dans le cas de « Jonathan, le travaillant »?

Fort heureusement, ce n'est plus le cas, aujourd'hui, de « Jonathan, le travaillant ». Sa lettre nous témoigne *de facto* qu'il a remédié au problème.

Cependant, cette lettre nous parle d'un vrai problème qui se perpétue chez plusieurs qui œuvrent dans le ministère. Personne ne tient compte du nombre d'heures que le pasteur travaille. Il ne doit pas pointer en arrivant ni en partant. Par conséquent, si quelqu'un a de la difficulté à travailler de façon autonome, il aura tendance à commencer tard et à finir tôt. Il lui sera aussi facile de négliger la prière et la préparation de ses messages et de croire que certains

de ses intérêts font partie de son « ministère » tandis qu'en réalité, ils lui sont totalement étrangers. Il y a plus de fainéants dans le ministère pastoral que nous voulons l'admettre.

Quelle que soit notre situation, que nous travaillions trop ou pas assez, nous devons nous entendre pour dire qu'il n'existe pas de serviteur qui soit à la fois, paresseux et fidèle! C'est l'argument de la parabole des talents dans Matthieu 25.14-20. Le serviteur qui s'est vu confier cinq talents les a multipliés, tout comme l'a fait celui qui en avait reçu deux. Le Seigneur a loué chacun d'eux en leur disant : « Bien, bon et *fidèle* serviteur. » Cependant, au serviteur qui n'avait pas fait fructifier son talent, le Seigneur l'a affublé de l'épithète suivant : « Serviteur mauvais et *paresseux*. » Le Seigneur ne fait aucun commentaire flatteur aux serviteurs paresseux; ils sont infidèles.

Jésus a lui-même montré l'exemple quant à l'ardeur qu'il requiert de ses fidèles serviteurs. L'Évangile de Jean nous raconte comment Jésus, fatigué de son ministère et de ses nombreux voyages, s'est assis pour se reposer et a envoyé ses disciples acheter des vivres. Néanmoins, pendant qu'il était assis au bord du puits se reposant de la fatigue du voyage, il a entendu venir une femme samaritaine – une autre âme en détresse. Comme il était épuisé, il lui aurait été facile de marmonner : « Je viens d'exercer mon ministère auprès de milliers de personnes. J'ai besoin de repos. Je garderai simplement les yeux fermés et l'ignorerai. » Non, pas Jésus! Il est allé directement chercher son âme, nous fournissant par le fait même l'un des plus beaux exemples des Écritures sur la façon d'aborder une personne avec bienveillance. Il a continué à exercer son ministère selon les besoins, même jusqu'à l'épuisement. Si nous voulons être fidèles, nous ferons comme le Maître!

Il faut, par contre, remettre les choses en perspective. L'Écriture ne nous dit pas de devenir des bourreaux de travail, d'être compulsifs et obsessifs. La Parole de Dieu reconnaît que

nous sommes humains, que nous avons besoin de prendre soin de notre corps, de lui fournir le repos et la relaxation nécessaires. Il n'en reste pas moins qu'un serviteur fidèle sera un grand travaillant et, lorsque nécessaire, il travaillera d'arrache-pied même s'il est épuisé. L'apôtre Paul a dit aux Corinthiens : « Au travail et à la peine; souvent dans les veilles, dans la faim et dans la soif; souvent dans les jeûnes, dans le froid et le dénuement. Et sans parler du reste, ma préoccupation quotidienne : le souci de toutes les Églises! Qui est faible, que je ne sois faible? Qui vient à tomber, que je ne brûle? » (2 Co 11.27-29).

Ce fut une journée mémorable pour nous quand nous avons pris conscience, en lisant la Bible, qu'un succès notoire dans le ministère, tel celui de Moïse à Qadesh, n'est pas nécessairement une réussite aux yeux de Dieu. *Dieu nous appelle à la fidélité plutôt qu'à la réussite.*

Tout ceci nous a amenés, Barbara et moi, à comprendre une réalité profonde et libératrice. Le succès est accessible même à ceux qui œuvrent dans des conditions très difficiles. La réussite est à la portée de ceux qui travaillent avec des ressources inadéquates et trop peu nombreuses, aussi bien que pour ceux qui œuvrent dans d'immenses ministères.

Nous ne nous faisons pas d'illusion. Il ne nous serait pas facile d'être fidèles dans notre situation, mais nous savions que nous pourrions y arriver par la grâce de Dieu. Les éléments clés de la fidélité sont disponibles pour chacun de nous. Comme c'est encourageant!

Chers frères dans le ministère, nous traversons tous des périodes difficiles. C'est le lot de tout ministère. Des moments de joie immense vont se confondre avec des périodes de critiques, de doutes et de chagrins.

Quand de tels moments surviennent, plongez-vous profondément dans la Parole de Dieu. Lisez et relisez-la. Méditez-la à genoux. Réengagez-vous à laisser sa Parole « habiter en vous par sa richesse. » Ensuite, quand elle vous parle, obéissez de toutes vos forces et continuez à travailler fort pour Dieu. En agissant ainsi, votre vie sera enracinée dans la fidélité *et* dans la réussite, car une vie fidèle est une vie réussie.

Chapitre 4

La réussite se définit par le service

En 1878, au moment où l'Armée du Salut, fondée par William Booth, commençait à se faire une réputation, des hommes et des femmes venant du monde entier ont commencé à rejoindre ses rangs. Un homme qui avait déjà rêvé de devenir évêque, a traversé l'Atlantique depuis l'Amérique jusqu'en Angleterre pour s'enrôler. Samuel Brengle avait abandonné derrière lui un ministère pastoral florissant pour rejoindre les rangs de l'armée de Booth. Cependant, au début, c'est à contrecœur et à son corps défendant que le général Booth a accepté ses services. Booth a dit à Brengle : « Vous avez été votre propre patron depuis trop longtemps. » Pour lui inculquer l'humilité, il l'a chargé de nettoyer les bottes des autres recrues. Découragé, Brengle réfléchissait en lui-même : « Ai-je traversé l'Atlantique de mon plein gré pour venir cirer des bottes? » Puis un jour, il a eu une forme de vision où il a vu Jésus se pencher sur les pieds rugueux de pêcheurs sans grande éducation. « Seigneur, a-t-il murmuré, tu as lavé leurs pieds; je vais cirer leurs chaussures. »¹

Quand Samuel Logan Brengle se courbait volontairement et avec amour sur les bottes crottées, il se mettait au service des autres, expérimentant ainsi la *réussite*, parce qu'il vivait comme Jésus a vécu. De toute évidence, Brengle a bien appris la leçon car il a passé sa vie à servir les autres, même lorsqu'il est devenu le premier américain à être nommé au poste de commissaire.

L'exemple de Samuel Brengle est un modèle qui nous inspire

tous. Cependant, en toute honnêteté, bien que la vie de Brengle soit une source d'inspiration, pour la plupart des croyants, ce style de vie ne vient pas facilement. En effet, même les apôtres ont eu du mal à se mettre au service des autres.

Matthieu nous rapporte que, vers la fin du ministère de Jésus, un esprit de compétition malsain s'est installé entre les apôtres quand Jean, Jacques et leur mère ont demandé à Jésus de leur promettre des trônes privilégiés dans son royaume. Matthieu raconte : « Les dix qui avaient entendu cela furent indignés contre les deux frères » (Mt 20.24). Les douze ont échangé de durs propos et des gestes de colère. Ils se sont emportés! Jésus les a donc rassemblés en leur disant : « Vous savez que les chefs des nations les tyrannisent, et que les grands abusent de leur pouvoir sur elles. Il n'en sera pas de même parmi vous. Mais quiconque veut être grand parmi vous, sera votre serviteur et quiconque veut être le premier parmi vous sera votre esclave. C'est ainsi que le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour beaucoup » (Mt 20.25-28).

C'était tellement à propos qu'il leur était difficile de ne pas saisir ce que Jésus voulait dire. Cependant, nous savons tous qu'il y a une marge entre entendre la vérité et la mettre en pratique dans nos vies, même quand nous sommes totalement consacrés à Christ. Les apôtres en étaient toujours au même point quand, plusieurs jours plus tard, ils sont arrivés à Jérusalem pour célébrer la Pâque.

Pierre et Jean ont suivi les instructions de Jésus en réservant une chambre pour la Pâque, mais ils ont négligé de s'assurer de la présence d'un serviteur pour leur laver les pieds à l'arrivée. Quand les apôtres sont entrés, aucun d'entre eux ne voulait s'abaisser à faire cette humble tâche pour les autres. Les enseignements de Jésus, aussi directs furent-ils, ne semblaient pas avoir eu d'effet sur eux. Aucun ne s'est offert pour accomplir cette modeste tâche. Comme ils étaient humains! Comme nous sommes aussi humains!

On a un jour demandé à un grand chef d'orchestre quel était l'instrument le plus difficile à jouer. « Le deuxième violon, a-t-il répondu. Je peux trouver bon nombre de musiciens pour jouer le premier violon, mais il est très difficile de trouver quelqu'un qui accepte de jouer le deuxième violon avec enthousiasme – c'est un réel problème. Et sans deuxième violon, il n'y a pas d'harmonie. »

À cette heure grave, personne ne voulait jouer le « deuxième violon parmi les apôtres. » Par conséquent, il n'y avait pas d'harmonie. Ils avaient désespérément besoin d'être enseignés – d'être enseignés de manière appropriée.

Un exemple étonnant

L'Évangile de Jean nous raconte la suite de ce récit. Les disciples sont allongés autour de la table, leurs pieds, honteusement sales, étendus derrière eux. Le repas est en cours, mais la conversation est forcée à cause de la tension qui règne. Quelle misérable façon de célébrer la Pâque! Ils se rendent bien compte tout à coup que le Maître s'est levé de table et qu'il se tient debout à l'écart.

Comme ils le regardaient, il a enlevé son manteau et sa tunique. Il était complètement dévêtu, nu.

Il a ensuite pris une serviette qu'il a enveloppée autour de lui.

Puis, il a versé de l'eau dans un bassin, et lentement il a lavé, chacun leur tour, les pieds étendus de tous ses disciples, les essuyant avec la serviette dont il était ceint.²

C'était un geste électrisant. Le Midrash enseignait que personne ne pouvait ordonner à un Hébreu, même s'il était un esclave, de

laver les pieds de quelqu'un.³ Cependant, Jésus l'a fait dans une attitude d'extrême humilité, revêtu uniquement de la serviette du serviteur. Dans le silence émouvant qui régnait dans la chambre haute, les apôtres pouvaient entendre l'eau couler lorsque Jésus la versait, le frottement de la serviette lorsqu'il essuyait leurs pieds et la respiration du Maître lorsqu'il passait de l'un à l'autre. Que ne donnerions-nous pas pour voir la surprise sur leurs visages! Le Fils Incarné, Dieu lui-même, s'était mis à nu et *lavait les pieds* de ses créatures orgueilleuses et arrogantes.

C'est alors qu'il a dit : « Si donc je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres; car je vous ai donné un exemple, afin que, vous aussi, vous fassiez comme moi je vous ai fait. En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son seigneur, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé » (Jn 13.14-16).

Jésus a eu recours à un argument de la logique ancienne : si un certain principe est vrai pour le plus grand (moi), il doit donc être vrai pour le plus petit (vous). Ce raisonnement fait toujours le poids. Provenant de surcroît de l'infinité même de Jésus, il devient infiniment irrésistible. Si le Dieu de l'univers est un serviteur, comment osons-nous, nous ses créatures, faire autrement?

Le syndrome du « Il est difficile de trouver du bon personnel de nos jours »

De nos jours, le service et le sacrifice ne sont pas à la mode. Les « grands » de ce monde sont assis sur des trônes d'où ils donnent des ordres. Ils mesurent leur puissance au nombre de personnes sous leur commandement. Ils ne servent pas; ils se font servir. Les grands vivent une vie à l'opposé de l'exemple de Christ.

Honnêtement, nous pouvons dire qu'il en est ainsi dans la plupart des Églises. Il est pratique courante – et qui sait d'où elle

vient – de définir la réussite par une sorte de seigneurie : occuper la place d'honneur, être les invités de marque à des dîners, s'adresser à une grande foule, construire des monuments, se voir attribuer des titres honorifiques, etc. Quel que soit le nom que vous lui donniez, c'est une philosophie qui valorise la pratique d'être servi.

Nous nous souvenons très bien avoir un jour pris part à une retraite pour pasteurs où le conférencier invité, lui-même un pasteur, nous disait que si nous avions des désirs extravagants pour des biens matériels, alors la volonté de Dieu à notre égard était de voir nos désirs s'accomplir. Quel était son raisonnement? Psaume 37.4 : « Fais de l'Éternel tes délices, et il te donnera tout ce que ton cœur désire. » C'est ainsi qu'il nous a dit que si nous faisons de l'Éternel nos délices, tout en désirant ardemment une Cadillac (comme celle du conférencier), c'était la volonté de Dieu pour nous! « Après tout, les serviteurs du roi voyagent en première classe. » Oublions l'exégèse erronée! Oublions les déductions simplistes et non bibliques à propos des désirs de ceux qui sont régénérés! Oublions que la croix est le symbole du christianisme!

Identifie-le et revendique-le, voilà la foi!

Tu peux avoir tout ce que tu veux si tu ne cesses d'y croire.

Dresse donc ta « liste de souhaits » et persévère dans la foi

Et tu te verras continuellement en train de recevoir.⁴

Pour celui qui est pris dans cet engrenage, la vie chrétienne existe dans la but de *me* donner la vie éternelle, pour améliorer *ma* santé physique, *me* dorloter, augmenter *ma* puissance, accroître *mon* prestige, *me* donner suffisamment d'argent pour *me* procurer tout ce que *mon* cœur désire.

Est-il vraiment possible pour un serviteur de l'évangile de vivre de cette façon? Bien sûr! Lisez votre Bible : les disciples se dirigeaient tous vers le même concessionnaire de Cadillac. Lisez

l'histoire de l'Église. Lisez les journaux qui rapportent les scandales actuels dans nos Églises. Faites une lecture de votre propre cœur, et écoutez les paroles du poète Robert Raines :

Je suis tout comme Jacques et Jean

Seigneur, j'évalue les autres

en termes de ce qu'ils peuvent faire pour moi;

comment ils peuvent faire avancer mes desseins,

nourrir mon ego,

satisfaire mes besoins,

me donner un avantage stratégique.

Je profite des gens,

apparemment pour ta cause,

mais réellement pour la mienne.

Seigneur, je me tourne vers toi

pour être près de la source

et obtenir ainsi des faveurs spéciales,

ta direction pour mes propres plans,

ta puissance pour mes projets à moi,

*ta bénédiction pour mes ambitions
personnelles,*

*tes chèques en blanc pour tout ce que
je veux.*

Je suis tout à fait comme Jacques et Jean.⁵

Le courant qui nous entraîne petit à petit à nous servir nous-mêmes au lieu de servir les autres est subtil et souvent imperceptible. Il est évident qu'un tel ressac nous emporte graduellement de la réussite vers l'échec. Nous devons être conscients de ce danger et nous examiner. Servions-nous Dieu auparavant, tandis que maintenant, notre service est tourné vers nous-mêmes? Sommes-nous engagés

dans la voie d'un tel changement, nous laissant porter par le courant? Comment pouvons-nous nous réengager dans un ministère de serviteur, à l'instar de Christ?

Les dessous de l'histoire

En rétrospective, les disciples ont peut-être compris, tout comme nous, que Christ a utilisé le rituel du lavage des pieds pour illustrer qu'il était né pour servir sa vie durant; depuis son incarnation, jusqu'à son ministère sur la terre, à sa mort et à son ascension au ciel :

- « *Il se leva de table.* » Tout comme lors de son incarnation, il s'est levé de sa place de communion avec Dieu le Père et le Saint-Esprit.
- « *Il ôta ses vêtements.* » Tout au long de son ministère terrestre, Christ a temporairement mis de côté sa glorieuse existence. « Lui dont la condition était celle de Dieu, il n'a pas estimé comme une proie à arracher d'être égal avec Dieu, mais il s'est dépouillé lui-même, en prenant la condition d'esclave, en devenant semblable aux hommes » (Ph 2.6-7).
- « *Il versa de l'eau dans un bassin et se mit à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge qu'il avait à sa ceinture.* » De même, Christ a versé son sang à la croix pour laver les péchés de l'humanité condamnée (Ph 2.8).
- « *Après leur avoir lavé les pieds et avoir repris ses vêtements, il se remit à table...* » « Après avoir accompli la purification des péchés, il s'est assis à la droite de la majesté divine » (He 1.3).

La croix, le symbole ultime de la réussite

Le service transpire partout dans la vie de Jésus. Le témoignage

suprême de son état de serviteur s'est manifesté à la croix. Là, pendu au bois, il était le Serviteur *par excellence*, accomplissant le service ultime.

Indépendamment du chemin que nous avons parcouru pour consacrer notre vie à servir, nous nous devons tous de regarder à la croix afin d'être de réels serviteurs. C'est l'événement culminant de la vie de Christ en tant que serviteur, exactement comme il l'a dit lui-même : « C'est ainsi que le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour beaucoup » (Mt 20.28; Mc 10.45).

Voici l'un des secrets de la réussite dans le ministère. Quand nous gardons nos yeux rivés sur la croix, nous voulons servir. Mes chers amis et collègues, si nous rongons notre frein devant les difficultés rencontrées dans notre ministère, nous demandant peut-être si nous avons poursuivi nos propres voies, nous devons nous imaginer Christ lavant les pieds rugueux de pécheurs ignorants. Nous devons contempler Christ sur la croix, lui le Serviteur ultime, nous lavant de nos péchés. Ensuite, nous devons dire tout bas : « Seigneur, tu as lavé leurs pieds; tu as lavé mes péchés. Je vais te servir, toi et ton Église. Amen. »

Servir le Seigneur en prêchant, en administrant et en offrant de la relation d'aide

Trois formes d'aide sont au cœur du ministère de plusieurs personnes et sont suffisamment importantes pour que nous nous y attardions dans un contexte de service :

La prédication. Écoutons les paroles de Paul : « Ainsi, qu'on nous regarde comme des serviteurs de Christ et des administrateurs des mystères de Dieu » (1 Co 4.1). Elles nous enseignent qu'une des premières façons de servir est de prêcher les vérités de l'évangile.

La prédication peut être perçue autrement qu'un service car elle occupe une fonction d'autorité. Toutefois, si nous saisissons ce qu'elle est vraiment, nous comprendrons qu'il s'agit bel et bien d'un service. Le fidèle administrateur des mystères de Dieu doit passer de longues heures à travailler dans l'ombre pour prêcher avec droiture la Parole (2 Tm 2.15). De plus, l'attitude adéquate qu'il doit arborer quand il monte en chaire est celui du serviteur qui se prépare à transmettre un message en provenance du Maître, un message qui se doit d'être fidèlement proclamé (2 Co 4.5). L'enseignement fidèle demande un investissement majeur de temps et d'énergie et constitue un immense service pour Christ et pour son Église, que celle-ci le reconnaisse ou non. Ceux qui veulent honorer Dieu par leur prédication se doivent d'être des serviteurs.

L'administration. Le rôle de leader demande nécessairement que les serviteurs soient des administrateurs. Ils sont « à la barre de l'Église », dirigent sa vie et lui donnent sa direction (1 Co 12.28). Le mot « administrer » pourrait se définir ainsi : diriger en servant humblement. Certaines personnes dans le ministère accomplissent joyeusement leurs responsabilités administratives. Ils aiment réellement répondre au téléphone, dicter des lettres, assister à des réunions, ainsi que les nombreuses autres tâches fastidieuses essentielles à une bonne administration. D'autres trouvent ces obligations répugnantes et préféreraient faire autre chose. Quelle que soit notre réaction naturelle devant ces fonctions exécutives, l'attitude qui convient au pasteur est celle de l'humble serviteur. Voyons-nous nos fonctions exécutives comme des occasions de servir Christ? S'il en est ainsi, nous serons encouragés à faire de notre mieux pour Lui, en administrant d'une manière efficace, volontairement et avec amour.

La relation d'aide. Paul nous exhorte en ces mots : « Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi du Christ » (Ga 6.2). Cet aspect du ministère pastoral offre

d'innombrables opportunités de servir parce que nous sommes généralement ceux vers qui les gens se tournent pour se décharger de leurs soucis. Quand ceux qui souffrent viennent à nous, nous les aidons d'abord en les écoutant et parfois en pleurant avec eux. Ce soutien constitue en lui-même un acte d'amour surprenant dans un monde tellement indifférent. Nous portons aussi leurs fardeaux en leur offrant des conseils judicieux provenant de la Parole de Dieu et en sollicitant, selon le besoin, l'aide requise de la part d'autres personnes dans l'Église. Finalement, nous portons leurs fardeaux en priant régulièrement pour eux. Ainsi la relation d'aide pastorale nous appelle à servir les autres comme le ferait le Seigneur s'il était encore présent avec nous sur la terre.

Confrères dans le service, les fonctions usuelles du ministère qui consistent à prêcher, à administrer et à offrir de la relation d'aide ne constituent que quelques-uns des privilèges que le ministère nous donne pour servir et nous amener à la ressemblance de Christ.

Le rôle de serviteur, comme nous l'avons vu, produit le succès – car c'est en servant que nous devenons semblables à Christ. À cet égard, Barbara et moi avons noté l'un des privilèges qu'offre le ministère : en nous permettant de servir de façons aussi diverses, nous expérimentons continuellement l'effet secondaire qui est le développement d'une vie qui ressemble de plus en plus à celle de Christ.

En regardant notre ministère sous cet angle, Barbara et moi avons remercié Dieu parce que nous ne nous étions pas engagés à suivre nos caprices, mais l'appel de Dieu qui donne amplement d'occasions de réussir. Nous avons découvert que le chemin de la vraie réussite consiste à servir les autres – et non à se servir soi-même!